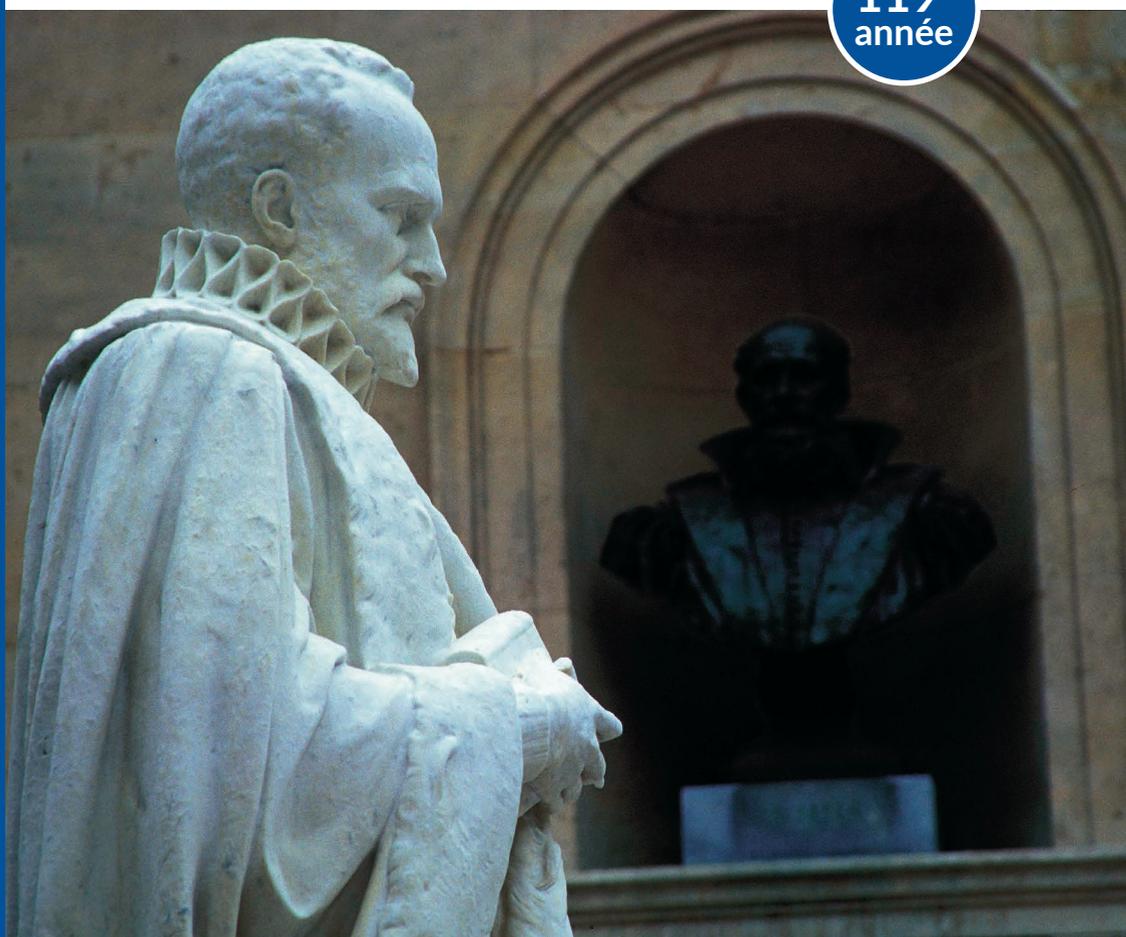


ANNUAIRE du **COLLÈGE DE FRANCE** 2018 - 2019

Résumé des cours et travaux

119^e
année



COLLÈGE
DE FRANCE
—1530—

HISTOIRE ET CULTURES DE L'ASIE CENTRALE PRÉISLAMIQUE

Frantz GRENET

Membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,
professeur au Collège de France

Mots-clés : Asie centrale préislamique, Bactriane, Sogdiane, Samarkand

La série de cours « La Bactriane et la Sogdiane de part et d'autre de la conquête arabe, VII^e-IX^e s. : un basculement de civilisation ? » est disponible, en audio et/ou en vidéo, sur le site internet du Collège de France (<https://www.college-de-france.fr/site/frantz-grenet/course-2018-2019.htm>), ainsi que le colloque « L'Inde et l'Asie centrale au 1^{er} millénaire » (<https://www.college-de-france.fr/site/frantz-grenet/symposium-2018-2019.htm>).

ENSEIGNEMENT

COURS – LA BACTRIANE ET LA SOGDIANE DE PART ET D'AUTRE
DE LA CONQUÊTE ARABE, VII^e-IX^e SIÈCLE : UN BASCULEMENT DE CIVILISATION ?

Cours du 10 janvier 2019

L'Asie centrale a connu durant ces deux ou trois siècles l'un des plus grands bouleversements de son histoire, comparable seulement avec la fin de la civilisation de l'Oxus au milieu du 2^e millénaire av. n.è., et aux 70 ans de la période soviétique. Même l'invasion mongole, bien qu'ayant été une catastrophe démographique et économique bien supérieure, n'a pas entraîné une telle remise en cause des fondamentaux culturels.

Le cours sera centré sur les régions où le processus de transition est le mieux documenté : la Bactriane et la Sogdiane, parfois aussi Merv et le Khorezm. Aujourd'hui, l'entrée en matière prendra comme belvédère Samarkand, secteur le

mieux étudié, où les données ont une valeur démonstrative aussi pour d'autres régions. Quelques documents écrits et iconographiques, échelonnés dans le temps, permettent un premier regard sur ce qui, dans cette période charnière, a profondément changé, et sur ce qui, malgré tout, est resté stable.

Au préalable, quelques jalons

Le pèlerin chinois Xuanzang est à Samarkand en 630 :

La capitale a plus de 20 li de tour [6 km] ; c'est une forteresse inexpugnable avec une nombreuse population. Les denrées précieuses des différentes régions sont surtout rassemblées dans ce pays. Le sol est riche et fertile, et toutes sortes de grains sont cultivées. Les arbres sont luxuriants et donnent à profusion des fleurs et des fruits. Le pays a beaucoup de bons chevaux, et ses habiles artisans sont les meilleurs parmi de nombreux pays. Le climat est doux et tempéré.

Le *Tangshu* reproduit cette information, et ajoute :

Quand les femmes ont accouché d'un enfant, elles lui donnent à manger du sucre candi et elles lui mettent de la colle sur la paume de la main, dans le désir que, lorsqu'il sera grand, il ait des paroles douces et tienne les objets précieux comme s'ils collaient à ses mains. Ils excellent au commerce et aiment le gain ; dès qu'un homme a vingt ans, il s'en va dans les royaumes voisins ; partout où on peut faire du profit ils sont allés [...] Ils ont des machines fort ingénieuses.

L'essentiel est dit : la richesse du pays assise sur l'agriculture irriguée (c'est probablement ainsi qu'il faut entendre « les machines ») ; la complémentarité des ressources avec les piémonts et les nomades voisins (« le pays a beaucoup de bons chevaux » – oui, mais les poulains sont achetés aux Turcs de la steppe) ; l'artisanat ; le grand commerce (traité dans le cours de l'an dernier).

Projetons-nous maintenant un siècle plus tard, au cœur de la conquête arabe qui a été dévastatrice parce que très longue et difficile. Pourtant, un texte relatif à l'année 721, neuf ans après la prise de Samarkand, donne déjà un autre son de cloche : le gouverneur du Khurāsān venu en campagne de pacification identifie la vallée du Zarafshān comme une terre bénie qu'il faut ménager.

Sa'īd passa deux fois la rivière [*l'Amu-darya*], mais il n'alla pas au-delà de Samarkand. La première fois, ayant établi son camp près des ennemis, il reçut cet avis : « Les Sogdiens ont abjuré l'Islam et il y a des Turcs avec eux ». Alors il prépara une embuscade ; les Sogdiens furent mis en fuite, talonnés par les Musulmans. Mais le héraut de Sa'īd cria : « Ne les poursuivez pas, car le Sughd est le jardin du Commandeur des Croyants. » (ṬABARĪ, ii.1430)

Il faut noter que Sa'īd b. Abd al-'Azīz est un prince umayyade, qui, de ce fait, a les coudées plus franches que la plupart de ses prédécesseurs et successeurs. L'année suivante, intervenant près du barrage de Waraghsar, il ordonne de ménager la population non armée. A-t-il compris, le premier, que la bonne maintenance de ce barrage est la clef de l'irrigation de la Sogdiane centrale ?

Faisons un saut de deux siècles : vers 950, les géographes Istakhrī et Ibn Hawqal enregistrent avec lyrisme (mais aussi avec une précision confirmée par l'archéologie) l'extraordinaire récupération du pays :

C'est le plus magnifique des pays de Dieu [...]. Du haut de la citadelle on jouit du plus beau spectacle imaginable : des arbres verdoyants, des châteaux resplendissants, des ruisseaux au cours rapide et des cultures brillantes. Quel coup d'œil ! Quel gouffre pour

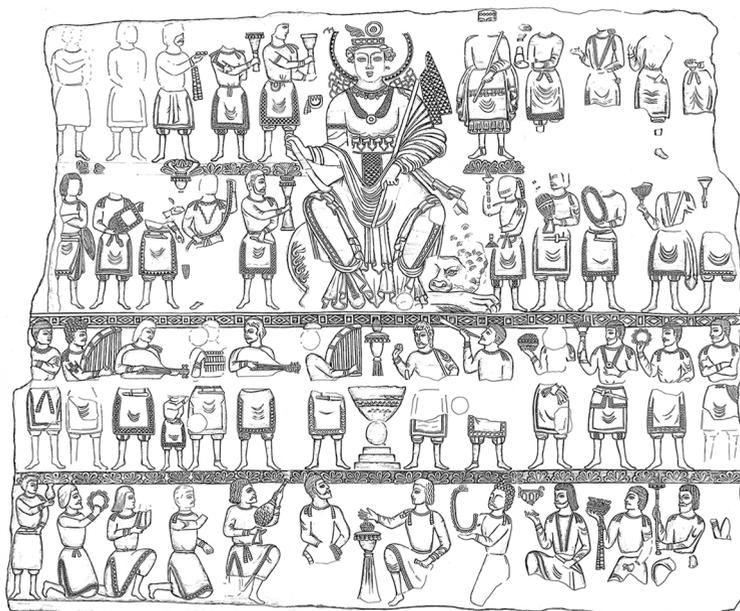


Figure 1 – L'un des panneaux de bois de Kafir-kala (1^{re} moitié du VI^e s.)
(© Mission archéologique ouzbéko-japonaise).

les fortunes ! Quel spectacle propre à subjuguier les cœurs des humains ! Ajoutons [...] des pavillons et des belvédères d'une construction splendide et bien alignés : ce sont des demeures magnifiques, de superbes salons de réunion, qui témoignent de la hauteur de vues de princes illustres. L'étendue du fleuve, depuis Waraghsar jusqu'aux alentours de Boukhara [...], est de six jours, au milieu d'un enchevêtrement de villages, de vergers et de petits canaux. Samarkand est le point de concentration des esclaves de la Transoxiane, et les meilleurs esclaves de la Transoxiane sont ceux qui ont reçu leur éducation à Samarkand¹.

Après les témoignages sur l'économie, considérons la symbolique du pouvoir. Trois images mettant en scène le maître de Samarkand, scandant une évolution :

– À Kafir-kala (1^{re} moitié du VI^e s.) : dans la salle du trône de la résidence hors les murs des rois de Samarkand, une porte en bois sculpté figure Nana, déesse protectrice de la ville, adorée par une cinquantaine de donateurs dans deux scènes distinctes (figure 1) ; le chef de la ville (le *khuv* « seigneur » ou le *khwēsh* « maire ») est à la même taille que les autres membres du *nāf*, le corps civique, comme *primus inter pares*².

1. IBN HAUQAL, *Configuration de la Terre*, trad. J.H. KRAMERS et G. WIET, Paris, G.P. Maisonneuve et Larose, 1964, p. 456-476.

2. F. GRENET, « The wooden panels from Kafir-kala: A group portrait of the Samarkand *nāf* (civic body) », *Acta Asiatica. Bulletin of the Institute for Eastern Cultures*, vol. 119, n° 2, 2020, p. 41-42.

– La « Peinture des Ambassadeurs » (vers 660) : elle traduit une promotion, peut-être éphémère à un tel degré, du seigneur de Samarkand, désormais appelé *ikhshīd* « roi ». Il est accompagné d'une cour nombreuse où sont présents des prêtres, des militaires à la fois sogdiens et turcs, des envoyés étrangers (dont des Chinois, des Tibétains et des rois voisins)³.

– Les peintures qarakhānides à la citadelle de Samarkand, fin XII^e-début XIII^e siècle, dans un cadre semi-privé. L'entourage du souverain est réduit au cercle le plus proche : militaires turcs, ghulams, vizir, dignitaires de la cour présentant les insignes du pouvoir et qui encadrent le souverain réel sur son trône⁴.

Ruptures idéologiques, continuités artistiques : ce sera aussi le fil conducteur de l'exposition sur l'art et l'archéologie de l'Ouzbékistan qu'on prépare au Louvre pour octobre 2022.

Un troisième aspect se prête moins à la présentation d'images : la continuité de la vitalité intellectuelle, notamment scientifique. La « Peinture des Ambassadeurs » figure déjà des astrologues, qui ont certainement inspiré le programme pictural centré sur un synchronisme calendaire. Cette continuité de la vie intellectuelle est le thème principal et même, peut-on dire, le manifeste défendu par le livre récent mais déjà assez fameux de Frederick STARR, *Lost Enlightenment*, sur lequel je vais revenir plus en détails, après un premier survol bibliographique complétant cette entrée en matière.

– Au sommet d'une approche politico-militaire classique se trouve la grande école de Saint-Pétersbourg : Vassilij BARTHOLD, *Turkestan Down do the Mongol Invasion*, 1900 (revu 1928, Londres) ; plus général, Oleg BOL'SHAKOV, *Istorija Khalifata* (4 vol., Moscou, 1989-2010) va jusqu'en 751 ; une version allégée, *Rozhdenie i razvitie Islama i musul'manskoj imperii* (Moscou, 2016) va jusqu'en 786.

– Alexander GIBB, *The Arab conquests in Central Asia* (New York, The Royal Asiatic Society, 1923) demeure le précis le plus clair.

– L'histoire politico-sociale est centrée sur la révolution abbasside, avec un enjeu idéologique majeur : est-ce une révolution iranienne ou une révolution arabe ? Pour la première thèse, voir Julius WELLHAUSEN, *Das Arabische Reich und sein Sturz*, Berlin, Georg Reimer, 1902 ; la réaction a été amorcée par Muhammad Abdulhayy. SHABAN, *The 'Abbāsīd revolution* (Cambridge, Cambridge University Press, 1970). La bibliographie devient exponentielle, avec maintenant l'entrée en scène des écoles arabologiques israélienne et libano-américaine. Elton DANIEL, *The Political and Social History of Khurasan under Abbasid Rule, 747-820* (Minneapolis/Chicago, Bibliotheca Islamica, 1979) se recommande encore par son équilibre et sa solidité.

Travaux récents en France :

– Étienne DE LA VAISSIÈRE : *Histoire des marchands sogdiens*, 3^e éd., Paris, Collège de France-Institut des hautes études chinoises, 2016 ; *Samarcande et Samarra. Élités d'Asie centrale dans l'empire abbasside*, Paris, Association pour l'avancement des études iraniennes, coll. « Studia Iranica », cahier n° 35, 2007 ;

3. F. GRENET, « À l'occasion de la restauration de la "Peinture des Ambassadeurs" (Samarkand, c. 660). Retour sur une œuvre majeure de la peinture sogdienne », *CRAI* 2018/4, 2021, p. 1847-1869.

4. Y. KAREV, « Un cycle de peintures murales d'époque Qarākhānide (XII^e-XIII^e siècles) à la citadelle de Samarkand : le souverain et le peintre », *CRAI* 2003/4, 2003, p. 1685-1731.

sous sa direction, *Islamisation de l'Asie centrale. Processus locaux d'acculturation du VII^e au XI^e siècle*, Paris, Association pour l'avancement des études iraniennes, coll. « Studia Iranica », cahier n^o 39, 2008.

– Yury KAREV, *Samarqand et le Sughd à l'époque 'abbāsside* (Paris, Association pour l'avancement des études iraniennes, coll. « Studia Iranica », cahier n^o 55, 2015), s'inscrit dans la lignée pétersbourgeoise de l'histoire politique, mais renouvelée par les sources archéologiques et par une approche plus sociologique.

Il faut faire un sort particulier à trois ouvrages qui ont affronté la question de la mutation civilisationnelle dans la longue durée et la totalité de ses aspects.

D'abord, A.M. BELENITSKIJ, I.B. BENTOVICH et O.G. BOL'SHAKOV, *La Ville du haut Moyen Âge en Asie centrale*⁵ (Léningrad, 1973), diptyque préislamique (VI^e-milieu VIII^e s.)/islamique (fin VIII^e-début XIII^e s.). Ce livre, certes en partie dépassé mais jamais refait, étant donné son exceptionnel niveau d'information et la qualité de la réflexion, mériterait encore d'être traduit. Les deux autres sont : Richard FRYE, *The Golden Age of Persia. The Arabs in the East* (Londres Weidenfeld and Nicolson, 1975), et Frederick STARR, *Lost Enlightenment. Central Asia's Golden Age from the Arab Conquest to Tamerlane* (Princeton, Princeton University Press, 2013).

Cours du 17 janvier 2019

Richard FRYE, *The Golden Age of Persia. The Arabs in the East* (1975) a représenté une révolution historiographique sur deux plans : c'est le premier livre à avoir choisi de traiter le substrat centrasiatique sur un plan égal au substrat sassanide pour éclairer la civilisation de l'Iran médiéval dans sa globalité ; et il combine le facteur arabe et le facteur irano-centrasiatique dans une même *success story*, à rebrousse-poil de l'historiographie soviétique et de l'historiographie nationaliste iranienne (d'où le scandale qu'il a causé à l'époque en Iran). Il pose le paradoxe fondamental : la soumission de l'Iraq et de l'Iran n'a pris que 30 ans ; après quoi celle de la Transoxiane jusqu'à Tachkent et au Ferghana a pris 140 ans, jusque vers 820 (et 180 ans de plus pour Bamian et Kabul) ; et pourtant c'est en Asie centrale que se formera, aux IX^e et X^e siècles, la culture musulmane de l'Iran, alors apogée culturelle de l'Islam.

Sa thèse est celle du creuset intégrateur : les Arabes ont trouvé en Asie centrale un pays de cocagne et un mode de vie qui correspondait mieux à leurs idéaux marchands, une sorte de nouveau Hijāz. Tout en menant une conquête et un processus de colonisation plus brutaux qu'en Iran, très tôt ils ont collaboré avec les éléments locaux à tous les échelons de la société, ils se sont mélangés, et de ce mélange sont sorties la révolution abbasside et ses conséquences. En Iran proprement dit, sur le plateau iranien, Arabes et Persans ont plus longtemps vécu en « guettos » séparés, avec une différenciation religieuse restée massive jusqu'au IX^e siècle, et ce malgré des emprunts considérables au sommet de l'appareil d'État abbasside. Le « modèle Frye » est schumpeterien sans le dire (la destruction créatrice). L'analogie vient à l'esprit avec la période hellénistique, où la symbiose a été plus durable en Asie centrale qu'en Iran.

5. *Srednevekovyj gorod Srednej Azii*.

Une somme récente : Frederick Starr, *Lost Enlightenment. Central Asia's Golden Age from the Arab Conquest to Tamerlane* (2013)

Il convient de donner dès maintenant un aperçu détaillé de ce livre, bien qu'il nous fournisse un point d'arrivée plutôt qu'un point de départ. Pour le dire schématiquement : la thèse est que l'Asie centrale s'est affirmée comme le principal centre intellectuel mondial quelques décennies seulement après sa conquête, et qu'elle l'est restée jusqu'au XI^e siècle. Ce point de vue, à supposer qu'on l'accepte, colore rétrospectivement tout ce qui s'est joué dans les siècles précédents.

Par contraste, on rappelle la position islamologique classique encore affirmée en 1957 par deux grands esprits, Roger ARNALDEZ et Louis MASSIGNON, dans leur chapitre « La science arabe » de *L'Histoire générale des sciences* (dirigée par R. Taton, Paris, PUF) : « La science arabe est avant tout le prolongement de la science grecque. [...] L'armature de la pensée scientifique des Arabes est entièrement grecque ». Comme substrat iranien préislamique, ils ne concédaient que l'« académie » sassanide de Gundishāpur près de Suse, en réalité gréco-syriaque, et le premier effort de traductions d'ouvrages grecs qu'elle a initié. La seule autre tradition scientifique qu'ils créditaient d'un apport majeur était l'Inde, et seulement pour l'astrologie (le *Sindhind* < la *Siddhanta* de Brahmagupta), la médecine et la pharmacologie. La contribution proprement centrasiatique était réduite par eux à des curiosités personnelles, et aux quelques améliorations empiriques rendues possibles par les moyens de travail mis à disposition par les mécènes locaux.

Cependant, dès 1948, Delacy O'LEARY, dans son *How Greek science passed to the Arabs*, (Londres, Routledge & Kegan Paul ; un excellent livre qu'on a beaucoup pillé) soulignait l'importance de certains substrats d'Iran oriental, en ignorant le facteur sogdien qu'on ne connaissait pas encore, mais en accordant une particulière attention à la science indo-centrasiatique parvenue par les relais bouddhiques de Balkh et de Merv. On retrouve des positions analogues chez Dimitri GUTAS, *Greek Thought, Arabic Culture* (Londres, Routledge, 1998), tandis que l'ouvrage collectif *Histoire des sciences arabes*, dirigé par Roshdi RASHED (Paris, Seuil, 1997), se préoccupe assez peu de la sociologie de la science.

Frederick Starr est un historien contemporanéiste (il dirige le Central Asia-Caucasus Institute & Silk Road Studies Program, Johns-Hopkins University, Stockholm), au départ non spécialiste des questions abordées (« ce livre a été écrit non parce que je connaissais les réponses aux questions qu'il pose, ni même parce que j'avais quelque savoir particulier sur les nombreux sujets et champs qu'il aborde, mais parce que moi-même je voulais lire un tel livre »).

Il serait trop facile de s'attarder sur les défauts. Le livre est trop long (634 pages). L'auteur lit le russe, mais ne fait pas toujours les bons choix de lectures dans la surabondante littérature post-indépendance, il utilise trop de travaux de seconde main. Dans le détail, il y a beaucoup d'erreurs, notamment concernant les langues iraniennes anciennes, un domaine que visiblement il ne maîtrise pas. Il lit l'arabe et le persan dans des traductions. C'est l'exemple même d'un livre qui aurait été excellent s'il avait été relu par un ou deux spécialistes.

Pourquoi l'utiliser malgré tout ? Ce livre est une aventure historiographique encore jamais entreprise à ce niveau d'ambition, brassant des masses de faits et de références, et comme tel il mérite qu'on s'y intéresse. Il se présente comme une sorte d'épopée dont les héros sont les intellectuels centrasiatiques. L'accent est mis sur la

science, incluant la science islamique et la médecine ; secondairement sur l'histoire, la littérature, l'architecture, les arts plastiques, la musique.

Certes, on savait depuis longtemps que la majorité des savants dits « arabes », toutes disciplines confondues, y compris des domaines si arabes que la grammaire, l'exégèse coranique et le hadith, étaient des « Iraniens » (c'était déjà le thème de la *Shu'ubiyya* aux IX^e-X^e siècles). Il faut être maintenant plus précis : ces « Iraniens » étaient dans leur majorité des Centrasiatiques. On réduit trop souvent ceux-ci aux noms les plus emblématiques : les Chorasmiens al-Bīrūnī et al-Khwārizmī (qui a donné son nom aux algorithmes), le Boukhariote Avicenne (originellement de Balkh). Mais il faut prendre le phénomène dans sa masse. Le polygraphe al-Tha'ālibī (961-1039) a établi une liste des « gens dignes de louange de [son] époque » et écrivant en arabe : sur 415, d'après leurs *nisba* (certes pas toujours indicatives du lieu de naissance), un tiers étaient originaires d'Asie centrale (Khurāsān inclus), un tiers d'Iran ; et si l'on considère seulement la philosophie, les mathématiques et les autres sciences exactes, la proportion de Centrasiatiques passe à 90 %. On arrive aux mêmes conclusions pour la sélection plus étroite des savants du *Dar al-Hikma* du calife al-Ma'mūn à Bagdad.

Ces citoyens du monde islamique étaient-ils restés des Centrasiatiques ou étaient-ils devenus « hors sol » ? Y a-t-il eu un *brain draining* vers Bagdad ? Certes beaucoup (dont al-Khwārizmī) y ont fait toute leur carrière. Il n'est pas question de nier que ce fut à Bagdad qu'ils trouvèrent un premier corpus de science grecque traduit dès l'époque sassanide en syriaque et en pehlevi, dans les écoles de Gundishāpur et de Harrān qui poursuivirent ensuite cette activité en ajoutant l'arabe à leur palette. Pourtant, beaucoup de Centrasiatiques montés à Bagdad sont ensuite revenus chez eux, répandant leurs connaissances enrichies. L'Asie centrale n'a pas été vidée de ses élites intellectuelles, il y a plutôt eu une fécondation en retour depuis Bagdad.

Les migrations d'intellectuels hors de leur patrie centrasiatique furent parfois dues à des accidents politiques (la chute des Samanides en 999, puis la prise de Gurganj en 1017 qui entraîna les départs de Bīrūnī et d'Avicenne, le premier vers Ghazni, le second vers l'Iran). Mais à d'autres moments l'offre et la demande jouèrent en sens inverse, avec l'émergence en Asie centrale de princes mécènes de plus en plus nombreux et de plus en plus riches. Une génération après la mort du calife al-Ma'mūn (833), les villes de l'« Iran oriental » (au sens large) s'affirment l'une après l'autre comme des centres intellectuels appuyés sur des ressources locales. Le statut du mécénat princier comme source unique du financement de la recherche explique que les plus grands savants, tous polygraphes, ont inclus dans leur panoplie la médecine et l'astrologie, qui avaient pour les princes une utilité très pratique (le seul qui ait avoué ne pas croire à l'astrologie est Bīrūnī). Par ailleurs, ces princes, comme avant eux les califes, pouvaient fournir les moyens pour monter des expéditions permettant de recalculer la longueur du méridien terrestre (c'est parce que le souverain du Gorgān lui a refusé ces moyens que Bīrūnī est à un moment retourné dans son Khorezm natal). De ce point de vue la carrière d'un Bīrūnī (973-1048) est assez éclairante : jusqu'à l'âge de 23 ans, il reçoit sa formation de base comme un provincial du lointain Khorezm, certes éduqué dans l'ancienne famille royale. Ensuite, il migre à Ray, puis à Gorgān, de nouveau au Khorezm, enfin à Ghazni, donc presque toujours à l'Est, et jamais à Bagdad. Il n'a trouvé un protecteur impérial, Mahmūd de Ghazni, que dans la dernière période de sa vie. Il est vrai qu'il en a tiré le maximum, avec son livre sur l'Inde rendu possible par les moyens mis alors à sa disposition (un séjour de plusieurs années, une équipe de pandits et de



Figure 2 – Carte des villes principales de l'« âge d'or de l'Asie centrale », avec tentative d'indication des transferts de centres culturels entre 762 (fondation de Bagdad) et 1000 (fin des Samanides).

Adaptée par François Ory d'après S.F. STARR, *Lost Enlightenment, op. cit.*, carte 2.

traducteurs), mais il faut croire que, dès auparavant, il avait pu trouver ailleurs les facilités de recherche et l'environnement intellectuel dont il avait besoin. Par contraste, Avicenne (980-1037), qui a refusé de partir à Ghazni, a fini sa vie en Iran dans une sorte d'errance, vivant de diverses charges administratives pour lesquels il n'était pas doué, et il n'a fait que passer à Bagdad, qu'il a détestée.

Starr met bien en évidence la succession des phases de l'activité intellectuelle, du VIII^e au XII^e siècle (figures 2 et 3) :

- Bagdad des mécènes Banū Mūsā, des vizirs Barmakides, puis de Ma'mūn, avec dès la fondation la récupération de savants juifs de Merv (et par eux, a-t-on pu conjecturer, l'héritage de la bibliothèque royale qu'aurait apportée dans sa fuite le dernier roi sassanide, information transmise par Ahmad ibn Tahir Tayfur, *Histoire de Bagdad*, IX^e s.). Malgré la coupure politique qui s'instaure à partir de c. 870, le *brain draining* se réactivera périodiquement à Bagdad, jusque vers 950 (al-Fārābī, polygraphe, entre autres choses principal exégète d'Aristote, natif d'Otrar, qui connaît encore le sogdien ; on disait encore à cette époque : « il n'y a pas un savant ni un poète à Bagdad qui n'ait un étudiant du Khorezm ») ;

- Nishāpur des Tahirides (le premier État de facto indépendant du califat, 822-873), puis de nouveau sous les Saljukides au XI^e siècle ;

- Boukhara des Samanides (875-999) ;

- Ray des Bouyides ;

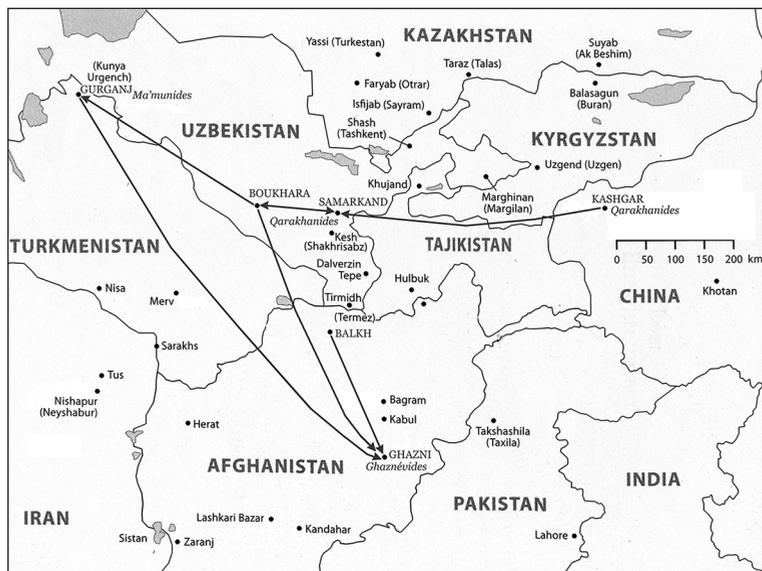


Figure 3 – Carte des villes principales de l'« âge d'or de l'Asie centrale », XI^e s., avec les transferts de centres culturels.

Adaptée par François Ory d'après S.F. STARR, *Lost Enlightenment, op. cit.*, carte 2.

– « un moment dans le désert » : Gurganj au Khorezm sous les Ma'mūnides (998-1017). (Avicenne a parcouru les trois dernières étapes, Bīrūnī, les deux dernières) ;

– un intermède qarakanide, la première dynastie turque islamisée : Balasaghun, Kashgar (les débuts d'une littérature savante en turc écrit en caractères arabes), puis Samarkand ;

– Ghazni et Balkh des Ghaznévides (998-1077), où l'on retrouve Bīrūnī ;

– Merv des Saljukides, surtout sous Sanjar (1118-1157). Encore à la veille de l'invasion mongole, le géographe Yāqūt demeure trois ans à Merv, où il utilise les dix bibliothèques publiques (dont l'une de 12 000 volumes) pour compiler son dictionnaire géographique universel. Selon ses propres dires, il n'en serait jamais parti s'il n'y avait pas eu l'invasion.

Starr s'intéresse au réseau des observatoires, qui se densifie au fil du temps. Il faut avoir à l'esprit ce qu'est alors un « observatoire » : c'est surtout un groupe de savants et une bibliothèque spécialisée, pas des équipements lourds (puisque'il n'y a pas de lunettes). Les observatoires plus tardifs connus par des fouilles à Maragha puis à Samarkand sont certes des constructions imposantes, mais les seuls outils d'observation sont une fente dans la coupole et un miroir que l'on déplace sur le sextant maçonné. Il y en avait peut-être déjà eu un sous les Sassanides à Gundishāpur, où étaient régulièrement établies les *Zij-e shahryār*, « tables royales », pratique continuée après la conquête en conservant la notation pehlevie et le calendrier zoroastrien. Starr spéculé sur l'importance de l'observatoire de Merv, mais c'est plutôt une inférence à cause des astronomes venus avec les Barmakides ; cet

observatoire n'est vraiment attesté que sous les Saljukides. Les fondations bien attestées sont Bagdad sous Ma'mūn, puis Ray vers 995, Isfahan vers 1080, Samarkand à l'époque de la conquête mongole, où opère un astronome chinois sans doute venu avec les Qara-Khitāi.

Et enfin : quand et pourquoi cette vitalité s'est-elle épuisée ? L'Afghanistan actuel abritait au XI^e siècle deux des derniers « phares » de la science centrasiatique, Balkh et Ghazni ; aujourd'hui, c'est l'un des pays les plus pauvres et les plus analphabètes du monde. Starr ne cherche pas à apporter une réponse définitive. Divers facteurs ont été mis en avant depuis longtemps : les nouveaux maîtres turcs peu subtils (c'était la thèse de Renan, de Barthold et de l'historiographie nationaliste iranienne) ; la catastrophe mongole ; Vasco de Gama ; et partout dans le monde islamique le transfert du mécénat vers les madrasas. Mais divers indices démontrent qu'en Asie centrale le réseau s'essoufflait déjà avant que ces facteurs n'entrent en jeu. Starr favorise au bout du compte une explication de type idéaliste : le climat d'affrontement bipolaire qui s'installe dans toute l'aire iranienne à partir du XI^e siècle, Sunnites contre Shiïtes, Ismaïliens contre tous, qui détourne une grande part des énergies intellectuelles. Ghazālī de Tus (1058-1111) se voit assigner le rôle du *black genius* (dans son ouvrage *L'Incohérence des philosophes*, il ne concède plus à la science qu'un rôle pratique secondaire et lui dénie toute légitimité pour interroger le domaine de la foi). Il inaugure le triomphe de l'anti-intellectualisme ; le soufisme dégénère en dervichisme. Cela aurait conduit à stériliser toute innovation. Les grands penseurs ne sont plus enseignés dans les madrasas, le savoir scientifique désormais se résume et se fige dans des encyclopédies. Bagdad étant sur sa fin, le flambeau s'est transféré à l'ouest pour encore trois siècles : l'Égypte, l'Andalus (avec Averroès), le Maghreb. La « renaissance timuride » a été durable sur le plan artistique, mais, sur le plan scientifique, elle a été une greffe artificielle et de courte durée.

Retour à l'événementiel : la violence de la conquête

Cours du 24 janvier 2019

Après ces longs mais indispensables préliminaires, il convient de reprendre le fil chronologique.

Un aperçu des sources sur la période :

– Sources primaires. Les archives sogdiennes du Mont Mugh : V.A. LIVSHITS, *Sogdian epigraphy*, Londres, 2015 ; F. GRENET et É. DE LA VAISSIÈRE, « The last days of Panjikent », *Silk Road Art and Archaeology*, vol. 8, 2002, p. 155-196. Ces documents éclairent la région autour de Samarkand dans les années 700 à 722. Les archives bactriennes de Rōb : N. SIMS-WILLIAMS et F. DE BLOIS, *Studies in the Chronology of the Bactrian Documents from Northern Afghanistan*, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2018. Leur champ chronologique est plus large (de c. 330 à c. 770), mais l'intérêt est plus local, le royaume enclavé de Rōb n'ayant jamais occupé une place équivalente à Samarkand ni même à Pendjikent sur l'échiquier politique. Il n'y a plus guère de sources primaires ensuite, sauf les monnaies.

– Sources chinoises : rien n'est venu remplacer É. CHAVANNES, *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*, Saint-Petersbourg, Commissionnaires de l'Académie des sciences, 1903.

– Les récits arabes de la conquête : principalement les *Annales* de ṬABARĪ (traduction anglaise intégrale sous la direction d'Eh. YARSHATER, *The History of al-Ṭabarī*, Albany, State University of New York, 1989-2007⁶). Très bien informé sur l'Asie centrale entre 705 et 750, il s'y intéresse moins ensuite, et plus du tout après 813.

– Les chroniques locales : surtout NARSHAKHĪ, *The History of Bukhara*, trad. R.N. FRYE, Cambridge, Mediaeval Academy of America, 1954.

– À partir du X^e siècle s'ajoute l'information des grands voyageurs-géographes de l'école d'Abū Zayd al-Balkhī (850-934), perdue mais dont on connaît de nombreux continuateurs, notamment Ibn Hawqal déjà cité.

L'archéologie : peu de fouilles urbaines ont exploré systématiquement la transition : Pendjikent (mais la ville dépérit à partir de 750) ; Samarkand ; Paykend (abandonnée au XI^e siècle) ; Varakhsha et Shahristan en Ustrushana, mais seulement pour les palais. Un rappel sur les principautés à la veille de la conquête arabe.

La situation démographique : contrairement à l'Iran, l'Asie centrale ne semble pas avoir été affectée par la « peste de Justinien ». Une estimation récente donne pour la population de la vallée du Zarafshān 1,2 million ou 2 millions d'habitants ; en secteur irrigué cela pouvait aller jusqu'à 600 ou 700 habitants⁷ par km², ce qui expliquerait que la Sogdiane ait pu encaisser sans dommage très durable les dizaines de milliers de morts et d'exilés dont les sources parlent à plusieurs reprises.

Depuis l'empire turc établi au milieu du VI^e siècle, toutes les principautés ou presque ont une classe dirigeante et militaire turco-iranienne. Dans les listes dynastiques alternent noms « sarmates » (hérités de la période « Kangju »), sogdiens et turcs ; en 660, au lendemain de l'effondrement de l'empire turc, le roi de Samarkand a encore une garde turque. La classe marchande forme une classe distincte des nobles et occupant comme eux le sommet de l'échelle (contrairement à l'Iran sassanide où les marchands sont une subdivision de la classe des « travailleurs »). À Paykend, au moment de la conquête arabe, il n'y a pas de roi, c'est la classe marchande qui négocie la reddition.

On l'a déjà dit, la structure fondamentale est le *nāf*, le corps civique, qui, au moins à Samarkand, apparaît comme ayant le pouvoir de destituer le souverain. Il n'y a pas de structures confédérales, ou alors lâches et discontinues. Le Khorezm, isolé par les déserts, a un roi indépendant. En Sogdiane, les principautés avaient depuis toujours sous-traité leur défense globale à des confédérations steppiques exerçant une domination effective ou théorique, ou à des mercenaires qui en étaient issus. Au début du VII^e siècle, les sources chinoises reconnaissent une certaine prééminence au seigneur de Samarkand, mais elle paraît se manifester surtout au niveau des rituels du Nouvel An. Puis, à partir de l'annexion de Kēsh et Maymurgh vers 640, l'*ikhshīd* « roi » s'affirme au-dessus des *khuv* et des *afshīn*, « seigneurs » des autres principautés, mais, au moment de la conquête, cela ne le mettra pas en état d'organiser des coalitions. On connaît mal les systèmes matrimoniaux des familles royales. La pratique

6. Traduction généralement sûre mais par pour tous les volumes. Pour les événements d'Asie centrale, l'anthologie en russe de B.I. BELJAEV, O.G. BOL'SHAKOV et A.B. KHALIDOV, « Istorija » at-Tabarī, Tachkent, 1987, est parfois plus précise et mieux informée des réalités locales.

7. É. DE LA VAISSIÈRE, « Early Medieval Central Asian population estimates », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 60, 2017, p. 788-817.

zoroastrienne du mariage consanguin, fréquente en Iran dans la famille royale, est attestée à Boukhara par les Chinois, qui précisent que ce n'est pas le cas à Samarkand. On a par ailleurs quelques informations sur des intermariages entre Samarkand et les *qaghans* turcs, et entre Samarkand et Boukhara. Tout cela ne fait pas une stratégie politique d'ensemble. Mais, paradoxalement, cette fragmentation politique a pu être l'un des facteurs expliquant la lenteur de la conquête, alors qu'en Iran, les Arabes avaient eu affaire à un État centralisé qui s'était effondré d'un coup (et, encore une fois, le parallèle s'impose avec la conquête d'Alexandre).

La classe sacerdotale zoroastrienne s'affiche peu et ne paraît pas organisée au-dessus du niveau local : c'est une autre grande différence avec l'Iran sassanide où le clergé forme la première classe, avant les guerriers. Sur la Peinture des Ambassadeurs ce sont des sortes de chapelains aristocratiques portant l'épée, sinon on ne représente les prêtres que comme officiants des rites funéraires. Les seuls clergés qui apparaissent structurés sont chrétiens, manichéens, bouddhistes (en Bactriane).

Cours du 31 janvier 2019

Chronologie sommaire de la conquête

La première tête de pont

652, conquête de Merv (où est mort le dernier roi sassanide) ; 671, établissement à Merv du gouvernement général du Khurāsān et d'une base de colonisation (50 000 guerriers de Basra et Kufa).

Le temps des raids (654-683)

Raids exploratoires : dès 654, Balkh, Maymurgh (au sud de Samarkand), Khorezm. Conquête plus ou moins solide du Tokharestān occidental.

Raids de rançonnement ou d'occupations temporaires : 673, Boukhara. 676 ou 681, Samarkand et le Khorezm ; et depuis 690, une tête de pont à Termez avec un rebelle arabe indépendant.

Contexte général : de 670 à 692, les Turcs occidentaux sont anéantis politiquement et les Chinois tenus en échec au Tarim par la première expansion tibétaine. Tentatives sino-turques infructueuses pour ramener des Sassanides (Pērōz en 657, puis 663-670 ; Narseh en 679⁸).

À partir de 683 cette première phase de conquêtes est largement freinée suite à la guerre civile entre Umayyades et Alides.

Le temps des conquêtes systématiques (699-715)

En arrière-plan général, le facteur turc réapparaît avec les Türgesh (et, durant un temps, les Turcs orientaux en 712). Le principal acteur de la conquête est alors Qutayba ibn Muslim, gouverneur du Khurāsān de 705 à 715. Outre son génie militaire et politique, et sa détermination à vraiment conquérir, il a pour atout de venir d'une petite tribu extérieure aux grandes confédérations des Mudarites (Arabes du Nord) et des Yéménites, dont les rivalités avaient paralysé l'action de beaucoup

8. La seconde tentative suscita des espérances à Samarkand, où un prince (plus tard roi) né à cette époque reçut le nom de Narsē.

de précédents gouverneurs, et se trouve donc étranger aux cycles de vengeance des grosses tribus (comme plus tard Lawrence d'Arabie...).

705, Balkh (auparavant prise et reprise plusieurs fois) ; 709, Boukhara ; 712, Khorezm, Samarkand ; 712-714 : raids sur Châch (Tachkent), Ferghana (où Qutayba est assassiné par ses troupes).

Reculs puis ressaisissement (715-751)

Le contexte est alors une reprise d'alliances entre principautés sogdiennes et Turcs. Mais les appels aux secours à la Chine restent sans résultats, sauf la vaine bataille du Talas en 751.

721-722, première révolte sogdienne, contre-offensive, prise de Pendjikent.

731, « bataille du Défilé », Samarkand presque perdue.

735-739, Samarkand évacuée.

739-748, reconquête et consolidation sous Nasr ibn Sayyār, dernier gouverneur umayyade (avec des raids au Châch, Ustrushana, Ferghana).

748-750, révolution abbasside, qui ne remet pas en cause la domination musulmane en Asie centrale.

Les expansions ultérieures (751-823)

751, première « conquête » du Châch (Tachkent) et d'Otrar.

775-780, révolte du « prophète nativiste » Muqanna' (à Samarkand et en Sogdiane méridionale) ; appel aux Turcs, mais ce sera le dernier (avant leur retour au sommet du pouvoir après 1000, en tant que royaumes islamisés). Fin de l'indépendance nominale du roi de Boukhara.

Vers 800, soumission et islamisation finales du Châch et du Ferghana. 822, soumission et islamisation finales de l'Ustrushana. Vient l'heure des dynasties iraniennes musulmanes indépendantes : Tahirides, Samanides.

Pourquoi les Sogdiens et les Chorasmies, dotés d'armées fortes et affrontant un ennemi si éloigné de ses bases, ont-ils finalement succombé ? Gibb distinguait deux phases, l'une de 670 à 692, l'autre après 705. De l'une à l'autre, il y a eu montée en puissance des capacités militaires locales (adaptation des fortifications à la guerre de siège attestée à Pendjikent et Paykend, mais pas à Samarkand où le rempart datant des Grecs était juché trop haut sur la falaise), réactivation des alliances turques, mais toujours pas d'armées sogdiennes coordonnées. Les corps d'élite de *chākar* dévoués jusqu'à la mort étaient adéquats pour les guerres inter-principautés (quand on a des chiffres, ils concernent quelques centaines ou quelques milliers d'hommes), mais les attaques massives de Bédouins ne pouvaient être contrées qu'avec le renfort de la levée tribale turque. Les sources arabes mentionnent de manière répétée que ces armées turques sont commandées par le *khāqān*, i.e. le *qaghan* ; en fait depuis la fin du VII^e siècle, le titre s'est banalisé (même s'il subsiste un vrai qaghan résidant au Sémiretchié) et il s'agit le plus souvent de chefs tribaux. Cette collaboration remporte des succès spectaculaires, mais brefs. En 731, un commandant arabe déclare qu'aucune armée ne devrait franchir l'Amu-darya avec moins de 50 000 hommes ; le gouverneur le franchit avec 28 000 guerriers et ils sont battus, la garnison de Samarkand au nombre de 12 000 hommes venue à la rescousse est presque entièrement massacrée, le combat ayant été mené par les Turcs qui attirent les Arabes sur un terrain montagneux où ils mettent le feu.

La conquête a été beaucoup plus brutale qu'en Iran. Les Arabes étaient vraiment des nouveaux venus, perçus comme des « brigands », contrairement à beaucoup d'« envahisseurs » avant et après eux, qui souvent faisaient déjà partie du paysage, comme troupes mercenaires ou voisins appelés à l'aide par des factions rivales. Des modalités nouvelles apparaissent sous Qutayba : des autodafés (mais au Khorezm, lors d'une avancée extrême), l'exploitation systématique des rivalités entre les principautés.

[Qutayba] extermina leurs scribes, fit tuer leurs prêtres zoroastriens (*hērbed*) et brûler leurs livres et leurs feuillets, [à la suite de quoi] les Chorasmiens demeurèrent illettrés et durent recourir à leur mémoire. (BIRŪNĪ, *Chronologie*)

La prise de Samarkand en 712 :

Tout le monde, petits et grands, montra tant de zèle à participer à cette expédition contre Samarkand depuis toutes les villes du Khurāsān, que les gens du commun prenant en main bâtons et couteaux se mirent en route, et que le nombre de ce genre d'individus dépassa ce que l'on avait vu à toute époque. (IBN A'THAM AL-KUFĪ, II, 141 B)

Qutayba installa des catapultes contre les Sogdiens et fit tirer. Il était bien conseillé par ceux des Boukhariotes et des Chorasmiens qui étaient avec lui. [Le roi] Ghūrak lui envoya dire : « Tu es en train de me combattre avec des non-Arabes, mes frères et ma famille. Envoie-moi donc des Arabes ! » (ṬABARĪ, ii.1244)

La curée populaire contre Samarkand ne put être contrée par les renforts que consentirent à envoyer les Turcs et les rois de Chāch et du Ferghana, qui furent défaits. Une lettre de Ghūrak à l'empereur de Chine, datée de 718 et conservée dans les annales chinoises, confirme le rôle décisif des catapultes dont l'Asie centrale avait perdu l'usage après l'époque grecque. Cet appel au secours, rejoignant celui d'autres souverains sogdiens, n'aura aucune suite. Par une chance extraordinaire, cet épisode est, parmi ceux des premières conquêtes arabes, le seul dont nous soit parvenue une illustration : une peinture de la salle du trône du palais de Pendjikent, exécutée sans doute dix ans après l'événement (figure 4). Les servants de la catapulte, aux traits grossiers, certains roux, ne sont ni des Arabes ni des Sogdiens ; peut-être des Chorasmiens, comme le laisse entendre Ṭabarī ? Boukhara et le Khorezm qui ont affronté les Arabes plus tôt avaient-ils eu le temps de s'adapter à la guerre de siège ?

Le chroniqueur Ibn A'tham al-Kufī reproduit précisément les termes de l'acte de reddition :

Voici les termes de la paix conclue entre l'émir Qutayba ibn Muslim, de la tribu Bāhili, avec l'*ikhshīd* Ghūrak, *afshīn* du Sughd.

Au nom d'Allah, du prophète Muhammad, du Commandeur des Croyants al-Walīd. La paix a été conclue concernant Samarkand, ses districts Kēsh et Nasaf, ses terres, ses emblavures, et toutes ses bornes, moyennant : 2 millions de dirhems immédiatement, 200 000 dirhems annuellement, 3 000 esclaves parmi lesquels il n'y aura ni enfants ni vieillards.

Et ce qui de cette terre sera versé pour la *djizya* sous forme d'esclaves sera compté pour 200 dirhems par tête ; sous forme de grands habits de brocart (*dībā*), pour 100 dirhems l'habit ; sous forme de petits habits, pour 60 dirhems ; sous forme de soie, 28 dirhems le rouleau [12 m x 55 cm] ; sous forme d'or pur, chaque *mithqāl* [4,4 g] pour 20 dirhems, et sous forme d'argent pur, *mithqāl* pour *mithqāl*.

Et Qutayba s'engage à ne rien entreprendre contre l'*ikhshīd* Ghūrak, *afshīn*, de ne pas le

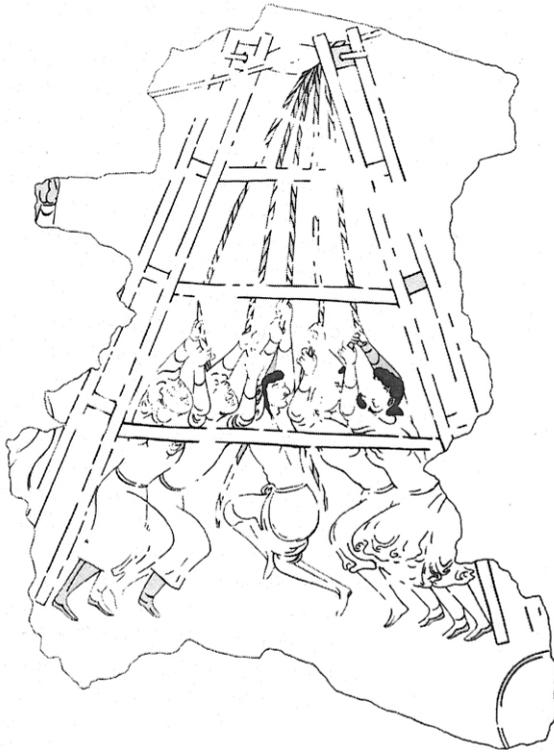


Figure 4 – Pendjikent, salle du trône, vers 720, scène du siège de Samarkand en 712
(© Boris Marshak).

trahir, et de lui il n'exigera rien en sus de ce qui est consigné dans le présent accord. Et si quelque ennemi se dresse contre Ghūrak, Qutayba s'engage à lui venir en aide et à le soutenir contre cet ennemi.

Et Qutayba fait ce serment : « En vérité, toi, l'*ikhshīd* Ghūrak, je te fais roi (*malik*) de Samarkand, de ses terres, de ses bornes, et de Kēsh et Nasaf, et de leurs villes et forteresses, et je te confie leur gouvernement, et sur elles je reconnais l'empreinte de ton anneau. Et personne ne te fera opposition. Et en vérité, après toi la souveraineté appartiendra à ton fils pour tout le temps que durera mon gouvernement du Khurāsān. »

Qutayba a déclaré : « J'ai apposé mon sceau sur cet accord, et aussi les témoins ». Et on a remis cet accord à Ghūrak.

Cours du 7 février 2019

Par rapport à d'autres villes, Samarkand ne s'en tire pas trop mal, car elle s'est rendue avant l'assaut. Le tribut exigé n'est pas exorbitant : en 706, à Paykend, un marchand avait proposé de se racheter avec 5 000 rouleaux de soie, ce qui, converti en argent, représente 1/14^e du tribut de Samarkand. La monnaie de compte est l'argent au poids, la monnaie réelle consiste en argent et or monnayés, plus la soie en rouleaux standardisés, le rôle de ces derniers marquant l'influence de l'aire

économique chinoise. À quoi s'ajoutent les esclaves adultes (hommes et femmes). D'où viennent-ils ? De la steppe ? Des guerres de voisinage ?

À l'occasion du changement de circonstances, Ghūrak accomplit un véritable coup d'État : il se fait reconnaître la royauté héréditaire, qui auparavant n'existait pas à Samarkand, y compris sur deux conquêtes contestées, Kēsh et Nasaf.

Au moment où il reçoit solennellement la reddition, Qutayba brûle de sa propre main les « idoles » du grand temple, et il y établit une mosquée. En quittant la ville pour n'y plus revenir, il laisse au commandant de la place des instructions orales qui durcissent les termes de l'armistice : la population locale est interdite de séjour « à l'intérieur des portes », sauf pour des visites de quelques heures, sous peine de mort en cas de retard. L'archéologie paraît confirmer que cette clause fut appliquée, du moins dans la « madinat intérieure » dont le rempart enfermait la moitié de la superficie de la ville close : ce rempart resta entretenu jusqu'au début du IX^e siècle, les potiers quittèrent la zone où la seule activité maintenue fut la métallurgie, donc l'armurerie, placée sous le contrôle direct de la garnison, laquelle en 731 comptait 12 000 hommes.

À côté de la destruction des temples et de l'exploitation des divisions internes, une autre arme de la conquête fut le massacre de masse. Il n'était pas resté inconnu en Iran (40 000 morts à Istakhr lors d'une révolte sous Ali), mais il prit en Asie centrale un caractère plus systématique que partout ailleurs.

Lors de la prise de Khujand en 722, le gouverneur capture 14 000 Sogdiens qui tentaient d'émigrer au Ferghana. Ils font l'objet d'une répartition très utilitaire : les marchands, dont certains fraîchement arrivés de « Chine », sont seulement rançonnés, les soldats massacrés dès le début, après quoi la masse des « travailleurs » dispersés en lots dans les champs pour s'assurer de leur docilité subit le même sort. À Talaqān (à l'ouest de Balkh), en 708, Qutayba fait crucifier la population entière, sur 25 km de long. En 709, au siège de Boukhara, il a le triste privilège d'introduire en Asie centrale la pratique de la pyramide de crânes, qui devait connaître une telle fortune avec Gengis Khan et Tamerlan. Le summum est atteint en 717 sous l'un de ses successeurs qui fait campagne au Gorgān, une province caspienne à la jointure de l'Iran et de l'Asie centrale :

[Yazīd ibn al-Muhallab] fit serment à Dieu que s'il triomphait d'eux, il ne lâcherait pas sa prise ni ne rengainerait son épée tant qu'il n'aurait pas mêlé leur sang à du blé, fait du pain de ce mélange, et ne l'aurait mangé. [...] Ils se soumirent à Yazīd. Il captura leurs femmes et leurs enfants et fit tuer les soldats, en les crucifiant sur deux farsakh [12 km] à gauche et à droite de la route. En outre, il en fit amener 12 000 à la rivière du Gorgān, et dit : « Quiconque cherche sur eux la vengeance du sang peut en tuer autant qu'il veut. » Chaque Musulman tuait jusqu'à quatre ou cinq hommes et les jetait dans la rivière, changeant l'eau en sang. Sur la rivière il y avait un moulin, et Yazīd put mêler le sang au blé moulu, et de la sorte accomplir son serment. Il fit faire du pain, le mangea, puis bâtit la ville de Gorgān. (ṬABARĪ, ii, 1330-1333)

Ces actes d'extrême cruauté s'expliquent sans doute moins par des propensions personnelles au cannibalisme que par le caractère avancé et fragile de ces conquêtes : ces premiers conquérants qui faisaient campagne sur des fronts multiples n'étaient pas en mesure de laisser des garnisons nombreuses et il fallait frapper par la terreur. Quand on pouvait se le permettre, la répression était plus sélective, ainsi à Pendjikent en 722, où l'on s'est contenté d'incendier les maisons des partisans du roi Dēwāštich et de chasser temporairement les habitants.

On l'a déjà dit, une conséquence de la fragmentation politique de la Sogdiane est que les intérêts immédiats l'ont souvent emporté sur un sentiment d'appartenance collective, qu'on aurait pourtant pu attendre de la communauté linguistique et religieuse ou de la nécessaire coopération des caravanes. Dès 696, des marchands sogdiens de Merv ont investi dans les campagnes des Arabes en prêtant de l'argent au gouverneur. Lors de l'attaque du Mont Mugh en 722, les Arabes ont dans leur camp le roi du Khorezm et un prétendant de Boukhara, tandis que le Ferghana, l'Ustrushana et le petit prince turc de Hissar (Douchanbé) sur qui comptait le roi de Pendjikent ont fait défection.

L'absence d'une religion d'État et d'un clergé organisé pourrait expliquer le paradoxe que la seule religion centrasiatique à n'avoir pas survécu, sinon très modestement, au Khorezm, est le zoroastrisme « national ». Ses temples remplis de richesses étaient des proies toutes désignées qui, par leurs « idoles », suscitaient davantage l'hostilité et la cupidité des conquérants qu'en Iran les temples du Feu. En tout cas, tous les temples sogdiens connus archéologiquement ou par les sources écrites ont été brûlés, ou au moins pillés de fond en comble, ce qui n'a pas été le cas avec les temples du Feu. En Bactriane, le bouddhisme, mieux structuré par ses ordres religieux, résistera plus longtemps, au moins jusqu'au milieu du VIII^e siècle, jusqu'à la fin du X^e siècle, à Bamiyan et Kabul (même sous des souverains musulmans). Les Manichéens survivront jusqu'au XI^e siècle à Samarkand, les Chrétiens en de nombreux endroits jusqu'à l'époque timouride, les Juifs (probablement les premiers venus) jusqu'à nos jours.

Conséquences sociales de la conquête

Cours du 14 février 2019

À Samarkand, les quartiers sogdiens de la ville close sont réoccupés par la garnison arabe et les familles, qui s'installent à l'intérieur des gros murs des demeures anciennes. Les initiatives architecturales des nouveaux maîtres se manifestent pour la première fois entre 740 et 780, par des constructions emblématiques du pouvoir : deux palais et la mosquée. Le palais de Nasr ibn Sayyār a probablement recouvert le temple de Nana, avant de céder place à son tour à la mosquée. On retrouve un schéma analogue à la citadelle de Paykend, où un palais vient recouvrir partiellement un temple du Feu et, au X^e siècle, se trouve également jointé par la grande mosquée. Abū Muslim choisit Samarkand comme centre de son pouvoir ; il construit son propre palais au pied du donjon et fait relier par un mur le réseau de châteaux qui ceinturait l'oasis. Cependant, dans la population urbaine, des marqueurs culturels d'origine irakienne ne se manifestent vraiment qu'à partir du IX^e siècle : un nouveau type de maison à cour centrale, des installations de bains (qui étaient très sommaires à l'époque préislamique), les premières poteries à glaçure, la production massive du verre.

Pour Boukhara, on a beaucoup de détails grâce à Narshakhī :

Qutayba les convertit trois fois à l'islam, mais à chaque fois ils apostasiaient et redevenaient infidèles. La quatrième fois [709] qu'il leur fit la guerre il prit la ville et y établit l'islam avec grande difficulté. [...] Ils acceptèrent l'islam en apparence, mais en secret ils adoraient les idoles. Qutayba jugea approprié d'ordonner aux gens de Boukhara de donner la moitié de leurs maisons aux Arabes de sorte que les Arabes soient avec eux et informés de leurs sentiments. [...] Qutayba fit édifier une grande mosquée à l'intérieur de la citadelle. Il ordonna au peuple de Boukhara de s'y assembler chaque vendredi, car

il avait proclamé : « À quiconque sera présent à la prière du vendredi je donnerai deux dirhems ». Dans les premiers temps de leur conversion à l'Islam, pendant la prière ils récitaient le Coran en persan car ils étaient incapables de comprendre l'arabe [*en fait les instructions sont criées en sogdien, à en juger par les mots transcrits dans le texte*]. [...] Sur les portes de la grande mosquée se trouvaient des images avec les visages effacés, mais le reste était dans l'état d'origine. [*Ces portes avaient été enlevées de châteaux dont les propriétaires étaient restés infidèles « car les riches n'avaient pas besoin des deux dirhems ; [...] sur chaque porte le propriétaire avait mis la figure de son idole ».*] (NARSHAKHĪ, trad. FRYE, p. 48-49)

Balkh est alors partiellement en ruines et le camp arabe s'établit en dehors, à Baruqan, entre 705 et 725, date à laquelle la ville se relève sous l'égide du Barmak, avoué laïque du monastère bouddhique, rallié aux Arabes, et sous lequel va débiter le transfert à Bagdad d'intellectuels compatriotes.

La colonisation des campagnes a récemment été étudiée pour l'oasis de Merv : dès 671, 50 000 guerriers arabes et leurs familles sont répartis entre les villages de l'oasis ; dans la ville la moitié des maisons revient aux Arabes, comme à Boukhara ; cette mixité sera le creuset de la révolution abbasside⁹. En revanche, dans la Sogdiane centrale, un repeuplement dense des campagnes ne devient vraiment évident qu'après le milieu du IX^e siècle.

À Pendjikent, cas apparemment unique, la petite noblesse et les marchands reviennent à la faveur de l'amnistie accordée aux exilés par Nasr b. Sayyār après 740, tandis que la citadelle reste occupée par une garnison arabe. Pendant une dizaine d'années, plusieurs anciennes maisons sont restaurées et l'essentiel des cycles peints trouvés à Pendjikent date de cette période. Ils restent tous à caractère « païen », mais désormais ce sont surtout les thèmes épiques qui s'affichent, les sujets proprement religieux étant souvent confinés dans des pièces à l'arrière. D'une manière générale, on reconstruit peu de grandes salles de réception à cette époque, ce que Michael Shenkar analyse comme un indice de déclin des structures communautaires qui étaient la seule assise de la religion ancienne¹⁰. Les manifestations collectives du culte semblent survivre de manière furtive. Au moment de la conquête, la statue ithyphallique de Shiva au Temple II, peut-être considérée comme particulièrement provocante, est dissimulée. Par la suite, dans la cour du Temple I, un *baresnum-gāh* zoroastrien (installation de purification) à ciel ouvert est installé. On sait depuis peu que les deux grands temples ont été remplacés par un tout petit, juste au nord.

Samarkand offre un cas différent : les manifestations culturelles ou artistiques de l'ancienne religion ne pouvaient pas se poursuivre à l'intérieur des remparts, à cause des termes de l'armistice. Un « petit temple », certainement au dehors, est mentionné en 751 par Du Huan, un captif chinois de la bataille du Talas.

Cours du 14 mars 2019

Les indices d'une survie plus durable du zoroastrisme local proviennent d'autres régions que Samarkand : à Boukhara, le « Bazar aux idoles » qui se tenait tous les

9. É. DE LA VAISSIÈRE, « The Abbasid revolution in Marw: New data », *Der Islam*, vol. 95, 2018, p. 110-146.

10. M. SHENKAR, « The Arab conquest and the collapse of the Sogdian civilization », in D. TOR et M. INABA (dir.), *The History and Culture of Iran and Central Asia in the First Millennium CE*, Londres University of Notre Dame Press, à paraître.

lundis jusqu'au X^e siècle (s'agissait-il vraiment d'idoles, ou plutôt de figurines ? Une glose marginale parle de jouets d'enfant) ; les portes à images d'« idoles » arrachées aux châteaux de l'aristocratie campagnarde (voir le texte cité précédemment) ; au Ferghana, dernière conquête en Asie centrale, un « temple du Soleil » (Mithra ?) est détruit dans les années 830.

Pour l'Ustrushana, autre conquête tardive, la situation est bien documentée par le « procès stalinien » (on contraint l'accusé à être son propre accusateur) intenté par le calife à Ḥaydar Afshīn en 838. Promu à la tête de son royaume en 822 après qu'il se soit déclaré nettement musulman, contrairement à son père Kāvus qui avait apostasié, il devient, à la tête de ses troupes d'élite, le principal général de l'empire, qu'il débarrasse de la secte néo-mazdakite des Khurramiyya de Bābak ; il tombe victime de son ambition alors qu'il s'apprêtait à s'enfuir en passant chez les Khazars et à rejoindre son royaume. On fait venir des témoins de chez lui. Parmi les vieilles histoires qui ressortent, on l'accuse d'avoir fait fouetter en Ustrushana des missionnaires qui avaient détruit des « idoles » arrachées d'un temple ; il se défend en arguant qu'il n'a fait qu'appliquer l'accord de reddition, qui garantissait la tranquillité des cultes locaux. Mais on trouve plus grave :

Dans sa résidence [à Samarra] ils trouvèrent un tabernacle contenant l'image d'un homme, taillée dans du bois et couverte de nombreux ornements et bijoux, et ayant dans ses oreilles deux pierres blanches recouvertes d'un filigrane d'or complexe [...]. Ils tirèrent de sa résidence des images grotesques, et des idoles (*būt*) et des choses de ce genre [...]. Parmi ses livres ils trouvèrent un livre des Mages nommé *Zrāvah* et de nombreux autres livres traitant de sa foi avec lesquels il rendait un culte à son seigneur. (TABARĪ, iii.1318)

Le style de ce texte montre qu'il remonte directement au compte rendu de perquisition. L'accusation de polythéisme se trouva opportunément renforcée par l'interrogatoire du prévenu, qui admit se faire intituler *vagh* « Dieu » dans les salutations de ses sujets. Ses interrogateurs, le *hudēnān pēshōbay* (chef des Zoroastriens d'Iran) et le général Marzbān (descendant des ikhshids de Samarkand), manipulaient sciemment le vocabulaire, *vagh* (βγ) ayant en sogdien le double sens de « dieu » et de « seigneur ». Il n'en reste pas moins que tout n'était pas faux dans les accusations : la fouille du palais de Shahrīstan (voir ci-après) a confirmé que jusqu'à cette époque les souverains d'Ustrushana commandaient chez eux de l'art « païen ». Ḥaydar était probablement resté en secret un Zoroastrien à la mode sogdienne, d'où sans doute le manque de sympathie du *hudēnān pēshōbay* qui voyait là un zoroastrisme trop iconolâtre par rapport à la norme sassanide qu'il maintenait.

En rapport avec cet épisode, on peut se demander ce qu'est alors devenue l'ancienne classe sacerdotale sogdienne. La *Qandiya* (chronique de Samarkand) cite le cas d'un *‘ālim al-majūs* de Boukhara converti sous Qutayba et qui deviendra *muhaddith*, une niche professionnelle prestigieuse. À Samarkand, les « Mages » (c'est-à-dire les Zoroastriens) ont gardé le monopole de l'adduction d'eau, selon le témoignage des géographes du X^e siècle ; il existe encore aujourd'hui un « Pont de la Rivière des Mages ». Une *Rivāyat* persane (échange de correspondance entre prêtres d'Iran et d'Inde) témoigne de ce que vers 830 les Zoroastriens de Samarkand reconnaissent l'autorité du *hudēnān pēshōbay*, dont ils demandent l'avis pour la façon de reconstruire une Tour du Silence. On peut en déduire que ce clergé, peu structuré contrairement à celui d'Iran, avait choisi de se fondre dans l'ensemble de la minorité zoroastrienne pour bénéficier de la relative protection accordée alors par le

calife. On n'a plus de témoignage explicite sur le zoroastrisme centrasiatique après le x^e siècle (le dernier endroit où l'on rencontrait des communautés se disant zoroastriennes serait le Badakhshān au XIII^e siècle : cela a-t-il constitué le terreau de l'ismaïlisme, resté vigoureux dans cette région jusqu'à aujourd'hui ?).

La haute noblesse locale turco-sogdienne a, quant à elle, connu des vicissitudes variées. Au début, au moins à Boukhara et Samarkand, moyennant une acceptation plutôt formelle de l'Islam, ils ont su négocier leur soumission contre la reconnaissance de pouvoirs qu'ils n'avaient pas auparavant (hérédité, fiscalité, voir ci-dessus le texte de l'armistice de Samarkand) ; ils gardent aussi leur ancienne fonction de levée des troupes locales. Les *ikhshids* de Samarkand semblent être restés exilés à Ishtikhan et n'avoient pas tenté de reprendre pied dans leur ancienne capitale ni dans leur résidence hors-les-murs de Kafir-kala, même quand elles étaient évacuées par les Arabes. Ils faisaient profil bas. En 782, le dernier *ikhshīd* attesté, qui s'affirme bon musulman, conseille le gouverneur pour la reconstruction du mur qui protège au nord la vallée du Zarafshān, ce qui suggère qu'à cette époque il contrôlait encore la corvée villageoise. Karev, dans son *Samarqand et le Sughd à l'époque 'abbāsside* (op. cit.), montre bien comment le rôle politique des ancienne familles royales n'a cessé de décroître, d'Abū Muṣlīm (qui y effectue des purges) à la révolte de Muqanna en 775-870 (où le Bukhārkhudā essaye probablement de jouer de nouveau la carte turque, la seule qu'il peut encore tenter), puis à celle de Raḥ b. Layth en 806-809, la dernière révolte avant l'établissement de dynasties locales, où on ne les voit plus jouer aucun rôle. Cependant les grands nobles sogdiens ont alors reçu un exutoire par leur exfiltration à Bagdad et Samarra, en tant que commandants de leurs troupes d'élite, avant d'être remplacés à partir de 860 par d'anciens esclaves turcs, prélude à l'établissement du système des Mamelouks.

Le mécénat des derniers princes sogdiens

Chez eux, les seuls qui conservent les moyens de grosses commandes artistiques sur des thèmes traditionnels sont les Bukhārkhudāt (« seigneurs de Boukhara »), puis après eux les *afshīn* d'Ustrushana jusqu'à la fin du VIII^e siècle au moins. Rien de tel n'est attesté pour l'*ikhshīd* de Samarkand, qui semble s'être appauvri.

Les Bukhārkhudāt établissent leur résidence principale à Varakhsha, à 40 km à l'ouest, après l'occupation de la ville en 709. Le site a été fouillé de 1938 à 1954¹¹. L'aspect extérieur présente une allure commune avec Kafir Kala, dont les murs à gaufrures. La zone palatiale a connu plusieurs restructurations du plan et du décor, jusqu'à son abandon en 782 suite à l'exécution du dernier occupant. Le plan est, en plus majestueux, celui d'un palais sogdien typique, avec plusieurs salons de réception à charpente « en pyramide », dont on perçoit mal les fonctions respectives (l'hypothèse de Marshak sur la « Salle Rouge » comme sanctuaire du Feu ne repose

11. V.A. SHISHKIN, *Varakhsha*, Moscou, 1963 ; A.M. BELENTSKII et B.I. MARSHAK, « The paintings of Sogdiana », in G. AZARPAY (dir.), *Sogdian Painting: The Pictorial Epic in Oriental Art*, Berkeley, University of California Press, 1981, p. 11-77 (p. 31-33 sur Varakhsha) ; B.I. MARŠAK, « The ceilings of the Varakhsha palace », *Parthica*, vol. 2, 2000, p. 153-167 ; A. NAYMARK, « Returning to Varakhsha », *The Silk Road*, vol. 1, n^o 2, 2003, p. 9-22 ; T. TSVETKOVA (Alpatkina), *Reznoj ganch drortsa Varakhshi*, Lambert Academic Publishing, 2012.

que sur l'existence d'une plateforme à feu qui n'est pas nécessairement cultuelle). La chronologie des décors successifs est discutée, la proposition la plus argumentée étant celle de Naymark (qui, une fois n'est pas coutume vu ce qu'étaient les relations entre ces deux auteurs, ne semble pas avoir été désapprouvée par Marshak). Pour suppléer à la chronologie archéologique déficiente, il raisonne à partir de la succession des rois et de ce qu'on devine de leurs orientations.

709-739

Tōkēspādhe, nom sogdien, « à l'armée puissante » (auparavant lu *Tōghshādha, nom turc, « chef de la bannière ». Installé sur le trône comme roi héréditaire par Qutayba, donc officiellement musulman, il joue double jeu après sa mort, se joignant à l'appel des princes sogdiens à l'empereur de Chine en 718. Après 722, il se soumet de nouveau ; il est finalement assassiné par des compatriotes à Samarkand lors d'une audience avec Nasr b. Sayyâr, ses os sont prélevés et ramenés à Boukhara, donc il était resté zoroastrien et on le savait.

Naymark lui attribue notamment le décor de la « Salle Rouge », le plus somptueux, le plus énigmatique aussi. Il sera reconstitué au Louvre lors de l'exposition sur l'art et l'archéologie de l'Ouzbékistan, pour la première fois intégralement. Le voici dans la reconstruction graphique proposée par Marshak (« The ceilings of the Varakhsha palace » ; figure 5).

En haut, « le paradis avec des arbres gardés par des griffons ». Le griffon est un vieux thème grec, proche-oriental et scythe ; dans la mythologie grecque ils gardent le vase à vin de Dionysos, ou les trésors du Grand Nord scythe ; aurait-on ici une

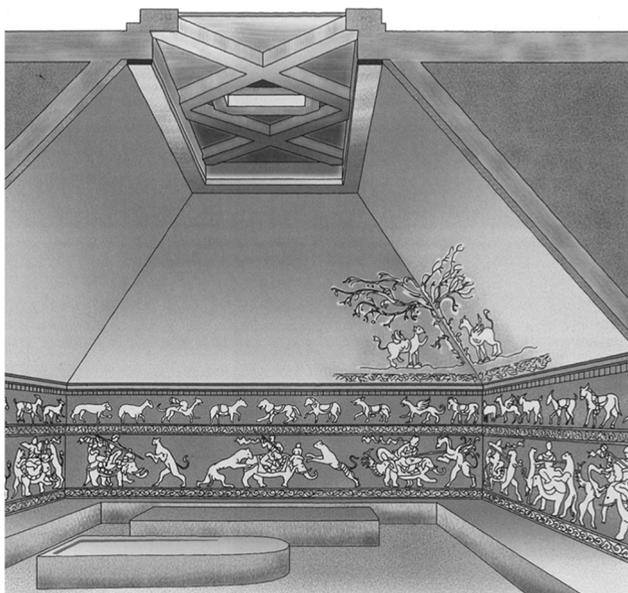


Figure 5 – Varakhsha, « Salle rouge », vers 730-740
(© Boris Marshak).

transposition au mythe proprement zoroastrien du Sēnmurw (persan Sīmorq) gardant l'Arbre de toutes les semences ? Le Sēnmurw est mentionné dans des textes sogdiens, et le thème du Sēnmurw (ou plutôt la Sēnmurw) avec l'arbre semble présent dans l'art sassanide, où sur le plat de Klimova (à l'Ermitage) il est traité comme un aigle femelle à attributs fantastiques¹².

Cours du 21 mars 2019

Au registre médian, une frise en partie détruite d'animaux passant, à la fois réels et fantastiques : cheval, chameau (?), panthère, griffon, lion, cerf, tigre. La plupart de ces animaux sont sellés avec des étriers, mais aucun n'est monté. Sur leur interprétation, Marshak et Naymark s'accordent : ce serait une image symbolique des dieux (les animaux sellés sont montés par un dieu invisible). Le cheval correspondrait à Mithra, le lion à Nana, l'ibex et/ou le chameau à Wahrām, mais pour les autres les correspondances ne sont pas nettes.

En bas se trouve le registre principal : une répétition de scènes avec un personnage royal à l'indienne combattant à dos d'éléphant une série de fauves et de dragons. Ce décor est unique à bien des égards : ce n'est pas une narration ; le combattant répété ne ressemble ni à un dieu sogdien ni à un roi sogdien, le modèle est indien. Pour Marshak, c'est malgré tout l'Ahura Mazda sogdien, Ādhvagh « Dieu suprême », que certains textes assimilent à Indra, le dieu indien à l'éléphant. Naymark a montré qu'en fait le modèle ultime est le Bodhisattva Samantabhadra sur son éléphant à six défenses. Cependant, dans les figurations bouddhiques, ce Bodhisattva ne chasse pas, pas plus qu'aucun Bodhisattva. Dans la peinture sogdienne, on peut avoir un dieu combattant activement des guerriers démoniaques, mais on n'a aucun exemple ni en Inde ni en Sogdiane d'un dieu chassant les bêtes à dos d'éléphant avec un cornac. Il s'agirait plutôt d'une image symbolique royale. Naymark fait l'hypothèse d'un message codé, « ésopéen », évoquant le combat du roi contre les forces du mal, entendons les Arabes. Ce décor daterait des années 730, quand Tōkespādhe ne pouvait plus s'afficher ouvertement comme non musulman.

Comment expliquer un emprunt si net de formes bouddhiques mahāyaniques pour la propagande royale, au lieu des modèles sassanides auparavant dominants ? Naymark attire l'attention sur un passage de Narshakhī mentionnant, sans date, une épouse royale venue de « Chin » (*i.e.* le Turkestan chinois) qui aurait établi près de Boukhara une *botkhāna* « maison d'idoles » ou « sanctuaire bouddhique ». Or le dernier fils de Tōkespādhe semble porter un nom bouddhique : Bunyāt < **punyatatta* « produit par ses mérites ».

Cours du 21 mars 2019

739-752

Qutayba, fils de Tōkespādhe (nom donné en hommage au conquérant qui avait mis son père sur le trône). Il est lui aussi apostasie et est tué sur ordre d'Abū Muslim.

752-782

Son frère Bunyāt. La même histoire se répète : au moment de la révolte de Muqanna', il intrigue avec les insurgés et sans doute avec les Turcs ; accusé

12. L'être composite à tête de chien auquel les historiens d'art appliquent le nom du Sīmorq pourrait être plutôt l'un des avatars du Farn, principe de la Fortune.

d'apostasie, il est exécuté à Varakhsha par un commando envoyé sur ordre direct du calife al-Mahdī. Le palais est abandonné. La dynastie continue (ailleurs dans l'oasis de Boukhara, et aussi à Samarra comme commandants de troupes), mais c'en est fini de leur indépendance de fait. On doit à Bunyāt un remaniement architectural complet, avec une grande cour d'audiences à piliers de briques comme il s'en construit alors à Samarkand au palais d'Abū Muslim. Les courants culturels ont basculé vers l'ouest. Au lieu de la peinture murale, on a maintenant un décor couvrant de stuc incisé (probablement polychrome à l'origine), d'un style entièrement nouveau dans la région, qui rappelle le décor des palais umayyades de Syrie-Jordanie quelques décennies plus tôt. Plutôt qu'à un échange direct, on envisage maintenant un commun substrat sassanide, certes peu attesté à un tel niveau de finesse¹³. Par-delà le complet changement des styles, les thèmes principaux se maintiennent : le roi chasseur (mais il ne chasse plus des fauves et des monstres, il ne purge plus le pays, il montre seulement sa vaillance). Marshak tire du côté d'une interprétation cosmologique (les trois étages de l'univers), Alpatkina-Tsvetkova vers un « paradis » royal, mais certaines figures sont incontestablement mythologiques : un Amour chevauchant un poisson, des harpies, le Vent, le char du Soleil. Serait-ce déjà la réduction du polythéisme aux figures astrales, qu'on retrouvera dans toute la peinture islamique ultérieure ?

L'ultime splendeur de la peinture sogdienne préislamique est au palais de Shahrīstan en Ustrushana. Comme Varakhsha, c'est une commande royale. Je le présente brièvement, en renvoyant par avance aux notices du catalogue de l'exposition *Au pays des fleuves d'or. Tadjikistan, au cœur des Routes de la Soie* (Musée Guimet, prévue en octobre 2021), ainsi qu'à la publication en préparation du colloque *L'Ustrushana dans l'Antiquité et le haut Moyen Âge. Des marges de l'Œkoumène au cœur politique du Califat* (Collège de France, mai 2018).

On a déjà parlé du dernier souverain indépendant, Ḥaydar Afshin, exécuté à Bagdad en 840. Le palais, fouillé de 1965 à 1972, était au site de Shahrīstan (autrefois nommé Kala-i Kakhkakh), parfois identifié comme Bunjikat, capitale du royaume, dont en fait il était plus probablement la résidence hors-les-murs (comme Kafir-kala par rapport à Samarkand et Varakhsha par rapport à Boukhara). Notre attention se concentre sur les peintures du « Salon Bleu¹⁴ ». Selon une disposition classique dans la peinture sogdienne, les murs sont couverts de bandeaux à scènes épiques, sur trois registres interrompus par l'image gigantesque du dieu protecteur de la famille, ici un dieu solaire, sans doute Mithra. Presque tout ayant été retrouvé tombé à terre, le réassemblage proposé pour les scènes comporte une part d'hypothèses, de plus en plus forte à mesure qu'on s'élève sur les murs. La bande supérieure comporte une *narratis personae* : Nana et Wēshparkar (Vayu au type de Shiva) flanqués de démons auxiliaires, guerriers en file, banquets, animaux féroces ou fantastiques. Les deux registres inférieurs présentent une narration continue de combats acharnés opposant des chevaliers de type sogdien à des guerriers démoniaques caractérisés par leurs crocs, et dont certains portent des couronnes ;

13. R. TALGAM, *The Stylistic Origins of Umayyad Sculpture and Architectural Decoration*, Wiesbaden, 2004.

14. Publication descriptive des peintures conservées et propositions de reconstructions : V.M. SOKOLOVSKIĪ, *Monumental'naja zhivopis' drortsovogo kompleksa Bundzhikata*, Saint-Pétersbourg, 2009.

ces combats sont présidés par les Nana et Wēshparkar, qui interviennent en faveur des chevaliers. Un personnage récurrent est un roi assis sur un char tiré par deux chevaux ailés, qui assiste aux combats sans y prendre part.

Cours du 28 mars 2019

Dans l'interprétation (à paraître) proposée par Samra Azarnouche, Michael Shenkar et moi-même, ce roi est Kay Kāvus (le seul roi légendaire d'Iran à avoir voulu monter au ciel) et la guerre est la seconde guerre contre le royaume démoniaque du Māzandarān. Nous proposons d'identifier l'un des guerriers comme Rostam, dont le rôle est ici secondaire par rapport à celui du roi, situation inverse par rapport à la première guerre illustrée dans une maison de Pendjikent. Par rapport à ces peintures, celles de Shahrīstan sont plus proches dans le détail du récit donné dans le *Shāhnāme*. La raison pour laquelle on a mis en avant Kay Kāvus, certes pas le plus glorieux des Kayanides, serait que ces peintures auraient été exécutées sous le roi Kāvus, père de Ḥaydar Afshān, donc autour de 800. C'est la dernière ronde des dieux sogdiens, avec, pour Wēshparkar, une image déjà brouillée (ses deux têtes latérales, l'une féminine et l'autre démoniaque, encore bien différenciées à Pendjikent, ne sont plus ici que de petits vestiges iconographiques). Les dieux qui, depuis l'époque kouchane, avaient dominé la scène religieuse en Bactriane et Sogdiane s'en vont, ils laissent place aux souverains mythologiques qui vont être l'avenir de la construction identitaire de l'Iran au sens large. Du point de vue chronologique, on est ici à mi-distance entre la fin de l'empire sassanide et 957, le moment où un gouverneur de Tus fait rassembler les matériaux qu'utilisera Ferdowsi.

On conclura provisoirement cette revue de l'époque de transition sur ce constat : en moins d'un siècle l'Asie centrale a perdu ses vieux dieux nationaux, alors que Yahvé, Jésus, le Bouddha et même Mani ont mieux tenu. Elle a aussi perdu assez rapidement ses grandes langues. Dans les archives de Rōb, le bactrien laisse place à l'arabe après 771 ; les dernières inscriptions, à Tochi au Pakistan, datent de 855 ; vers 1040, Bīrūnī pourra tout au plus recueillir à Ghazni quelques bribes du calendrier bactrien. Le sogdien connaît un même destin : en Sogdiane, même les dernières inscriptions sont à Hisorak, dans la haute vallée du Zarafshān, peu avant 800 ; au Sémiretchié, en 1025. Pour la fin du X^e siècle, nous avons un témoignage détaillé du géographe Muqaddasī : des dialectes sogdiens divers mais intercompréhensibles sont encore parlés dans les campagnes de Samarkand et Boukhara, mais en ville plus personne ne le parle, sauf un ouléma qui fait figure de curiosité ; plus personne ne l'écrit. Le yaghnobi, qui subsiste encore aujourd'hui dans une haute vallée du Tadjikistan, n'est pas un descendant direct du sogdien. La seule langue qui a survécu en restant écrite est le chorasmien, jusqu'au XV^e siècle (en caractères arabes), et ce uniquement dans des manuels de pratique juridique.

Pourquoi le bactrien, bien assis sur une pratique écrite multiséculaire, a-t-il disparu, pourquoi le sogdien, langue des caravanes de Byzance à la Chine, n'a-t-il pas maintenu sa position de *lingua franca*, l'un et l'autre passant le relais au persan, qui était importé ? On a invoqué la proximité de ces langues iraniennes avec le persan, qui aurait favorisé leur assimilation (contrairement au turc qui a presque partout résisté) ; mais il suffit de pratiquer un peu ces langues iraniennes orientales pour se rendre compte qu'il ne pouvait guère y avoir d'intercompréhension avec la langue iranienne de l'Ouest. Frye a insisté sur le rôle des immigrés iranophones d'Iraq et d'Iran, une population qu'on devine importante, socialement sinon numériquement. Par ailleurs, la première administration arabe du Khurasan utilisait

le pehlevi, jusqu'en 740, date à laquelle elle est passée à l'arabe : les autochtones qui entraient à son service dans un but de promotion sociale devaient abandonner leur langue locale et adopter celle de l'Iran. Le premier creuset linguistique a été Merv, puis sans doute Balkh, avant même la Boukhara des Samanides où s'achèvera la naissance du persan littéraire, d'où l'immixtion dans le persan archaïque d'un vocabulaire centrasiatique qu'on sait maintenant plus bactrien que sogdien.

Retour à la problématique de Frederick Starr : l'héritage d'un substrat technique et intellectuel local ?

La langue et la religion une fois éliminées, qu'est-il resté de la brillante civilisation préislamique ? Beaucoup de savoir-faire artisanaux et de procédés stylistiques ont été transmis, sur lesquels je ne m'arrête pas ici¹⁵. Dans l'architecture, les continuités sont nettes, le monument emblématique étant à Boukhara le mausolée des Samanides (Xe s.), mais on discute encore quel type de monument préislamique l'a inspiré (mausolée, temple du Feu, salle d'audiences ?). La continuité de la grande peinture, dont on a très peu de témoignages entre la peinture sogdienne et la peinture qaraghanide, pose un problème encore non résolu. Pour l'héritage scientifique, deux pistes paraissent plus solides que d'autres.

La mémoire d'une expérience technologique et géographique

Starr envisage la possibilité que la trigonométrie ait été inventée au Khorezm aux VIII^e et IX^e siècles, sur la base de l'expérience accumulée là en irrigation¹⁶. Cet héritage empirique aurait été recueilli par al-Khwārizmī (780-850), qui a probablement quitté le Khorezm pour Merv afin de rejoindre la suite de Ma'mūn, avant de le suivre à Bagdad après 819 ; dans l'introduction à son Algèbre, il mentionne comme applications possibles « la mesure des terrains, le creusement des canaux ». On doit cependant remarquer que la technologie millénaire des canaux de dérivation se passait d'instruments de visée ; au XI^e siècle, la trigonométrie est certes appliquée au creusement des *qanāt* (on a un traité sur ce sujet), mais l'était-elle auparavant ? Un autre héritage centrasiatique possible dans l'œuvre pionnière de Khwārizmī est l'adoption des chiffres indiens (incluant le zéro), qui certainement circulaient auparavant avec la littérature scientifique véhiculée par le milieu bouddhique.

Il existe une incertitude sur ce que Bīrūnī a dû à son éducation au Khorezm. Il connaît la langue, mais les traditions historiques qu'il a recueillies (il avait écrit une *Histoire du Khorezm*, perdue) étaient déjà en ruines : ainsi, sa liste des rois est presque entièrement fautive pour la période préislamique, alors qu'il était un intime de l'ancienne famille royale ! Il connaît mieux le calendrier et les fêtes. Dans sa *Nihāyat*, il a essayé de reconstituer le passé géologique du pays, en s'aidant des fossiles. En fait, il assume une double identité culturelle, l'une chorasmienne, l'autre arabe, donc mondiale ; l'étage persan ne l'intéresse guère.

15. Un inventaire commode : D. ABDULLOEV, *Srednjaja Azija v VII-XIII vekakh i vopros o sogdijskom kul'turnom nasledii*, Saint-Petersbourg, 2009. Particulièrement forte est la continuité dans les emplois architecturaux et les décors du bois sculpté.

16. F. STARR, *Lost Enlightenment, op. cit.*, p. 66.

On suppose que des cartes d'origine sogdienne, ou du moins des itinéraires commerciaux, avaient été utilisées dans le traité géographique du vizir samanide Jayhanī, écrit vers 920, perdu mais repris par les géographes ultérieurs ; en tout cas la toponymie des étapes vers la Chine qu'enregistrent ces textes est sogdienne. Dépêché en mission diplomatique chez les Khazars en 841, al-Khwārizmī a pu s'appuyer sur les réseaux marchands chorasmiens et sans doute aussi sur sa connaissance de la langue.

Les monastères bouddhiques

Des contacts anciens avec la science indienne, surtout astrologique et médicale, portés par les seules institutions d'éducation que l'on saisit pour la période préislamique : les monastères bouddhiques. Une première preuve matérielle avait été fournie par un manuscrit médical trouvé dans un château près de Bamiyan, mais il faut surtout considérer le rayonnement intellectuel du Cachemire aux VII^e et VIII^e siècles (sur le Tibet, la Chine, la Bactriane, aussi à Merv dès le VI^e siècle, comme l'attestent des traités disciplinaires trouvés en fouilles). Et c'est là que nous retrouvons la famille des Barmakides. Plusieurs contributions récentes mettent encore mieux en lumière, d'une part, l'enracinement de cette famille dans le milieu bouddhique bactrien, d'autre part, son action pour transmettre des éléments de l'héritage culturel indien : É. DE LA VAISSIÈRE, « De Bactres à Balkh, par le Nowbahār », *Journal asiatique*, vol. 298, 2010, p. 517-533 ; É. DE LA VAISSIÈRE et Ph. MARQUIS, « Nouvelles recherches sur le paysage monumental de Bactres », *CRAI*, 157^e année, n^o 3, 2013, p. 1155-1171 : le témoignage du géographe Ibn al-Faqīh, confronté aux données extraites des photos par satellite et aux prospection récentes sur place, montre que les ancêtres des Barmakides étaient, au VII^e siècle, les véritables souverains de Bactres et possédaient toutes les terres irriguées de l'oasis, avec l'enceinte monastique du Nowbahār (*navavihara*, « Nouveau Monastère ») presque aussi vaste que la ville elle-même¹⁷.

K. VON BLADEL, « The Bactrian background of the Barmakids », in A. AKASOY, Ch. BURNETT et R. YOELI-TLALIM (dir.), *Islam and Tibet. Interactions along the Musk Routes*, Farnham/Burlington, Ashgate, 2011, p. 43-88. Ce grand article atteint un degré de précision jamais encore rencontré. Yahya al-Barmakī, vizir des premiers Abbassides, a envoyé une mission en Inde pour compiler un rapport sur les religions, perdu, mais qui est resté la référence jusqu'à l'*Inde* de Bīrūnī. Il a fait traduire à Bagdad les traités médicaux de Ravigupta et de Vāghbāta, qui étaient en vogue au Cachemire dans la seconde moitié du VII^e siècle, quand son grand-père y était éduqué ; également un ouvrage de stylistique sanskrite. En revanche, les traités astrologiques étaient déjà traduits avant lui, en remontant en dernier lieu à des traductions réalisées sous les Sassanides. C'est seulement ensuite que le balancier s'inversera au profit de la science grecque, sous al-Ma'mūn, après la chute des Barmakides. Mais on pense maintenant que c'est dans sa Balkh natale, plutôt

17. Pour les premiers temps de la conquête islamique, jusqu'à la fin du VII^e siècle, la reconstruction historique pêche un peu, selon moi, par un excès de confiance accordé à la source, inspirée par la famille au sommet de sa puissance et qui veut faire croire à une conversion dès l'époque de 'Uthmān (c'est le stéréotype de la grande famille non arabe convertie par un compagnon du Prophète), tout en forçant un parallèle entre le Nowbahār et la Ka'aba.

qu'après son arrivée tardive à Bagdad, qu'Abu Mash'ar (787-886) a acquis sa science astrologique gréco-indienne¹⁸.

Sans vouloir verser dans des délires ethnocentriques, on doit reconnaître que l'Asie centrale a montré une capacité évidente à produire des élites qui ont investi tous les champs de pouvoir que leur ouvrait la nouvelle structure impériale : commerçantes, dès le moment où les armées arabes offraient un marché ; scientifiques, dès la génération qui a suivi la conquête (leur rôle dans la fondation de Bagdad, où l'on aperçoit déjà l'action des Barmakides) ; militaires, à partir de la victoire d'al-Ma'mūn en 813 et le transfert des élites guerrières qu'il a initié ; enfin religieuses, avec à partir de cette époque une succession de grands théologiens, de *muhaddith*, de juristes, qui défie l'inventaire. Ce fut probablement, comme l'ont bien vu Frye puis Starr, la résultante de deux phénomènes : un vieil héritage de sociétés multilingues, religieusement plurielles, ouvertes sur le monde, grandes consommatrices de savoirs techniques ; puis la remise en cause de toutes les certitudes et de toutes les inerties par le choc de la conquête.

COLLOQUE – L'INDE ET L'ASIE CENTRALE AU 1^{ER} MILLÉNAIRE

Journées d'études coorganisées avec Vincent Eltschinger (EPHE), au Collège de France, les 5 et 6 juin 2018 :

- Osmund Bopearachchi (CNRS / Berkeley) : « De Sūrya indien à Mithra-Hélios : transmission des images dans l'espace et dans le temps » ;
- Georges-Jean-Pinault (EPHE) : « Circulation des textes bouddhiques et échanges linguistiques en Sérinde au 1^{er} millénaire de notre ère » ;
- Kazim Abdullaev (Université d'Istanbul) : « Nouvelles observations sur les peintures du monastère de Fajaz-tepe (Ouzbékistan) » ;
- Tigran Mkrtichev (Musée d'État d'art oriental, Moscou) : « The stupa at Kara-Tepe: Towards the place of origin of the Bimaran reliquary » ;
- Anna Filigenzi (Université L'Orientale, Naples / IsMEO) : « A space of mobility: Interregional dynamics of the Buddhist artistic production as reflected in archaeological evidence » ;
- Nobuyoshi Yamabe (Université Waseda, Tokyo) : « A detailed analysis of the Sukhāvātī painting EO. 1128 held by the Musée Guimet » ;
- Cristina Scherrer-Schaub (EPHE) : « Le droit indien en Asie centrale et au Tibet » ;
- Ciro Lo Muzio (Université La Sapienza, Rome) : « On the Rawak stūpa and clay sculpture » ;
- Erika Forte (Université de Bochum, Allemagne) : « The clay votive plaques from Domoko Toplukdong (Khotan). Transmission of visual themes and religious practice between India and Central Asia » ;
- Monika Zin (Université de Leipzig, Allemagne) : « Minor deities in the Buddhist paintings of Kucha » ;

18. Ž. VESEL, « Asie centrale : questions d'iconographie astrale », in É. DE LA VAISSIÈRE (dir.), *Islamisation de l'Asie centrale*, p. 161-173.

- Costantino Moretti (EFEO, Paris) : « Mistakes and misunderstandings in the transmission of the dharma: Random notes with focus on the Dunhuang material » ;
- Jean-Pierre Drège (EPHE) : « La correspondance de Xuanzang ».

COURS À L'EXTÉRIEUR

Shanghai, université de Fudan :

- 6 mai 2019 : « The Sogdian Ancient Letters (313-314) found near Dunhuang: New insights » ;
- 7 mai 2019 : « The funerary monuments of Sogdians in 6th c. China: Some new considerations ».

CONFÉRENCIÈRE INVITÉE

Valerie Hansen (Stanley Woodward Professor of History, Université Yale), quatre conférences sur « La Chine, du présent jusqu'au passé » (les 5, 13, 20 et 27 juin 2019). Invitation conjointement avec Anne Cheng¹⁹.

RECHERCHE

Mon travail de recherche continue de s'effectuer pour l'essentiel dans le cadre de l'UMR AOrOc (Archéologies d'Orient et d'Occident, CNRS/ENS, composante de PSL).

La mission archéologique franco-ouzbèke de Sogdiane maintenant dirigée par Claude Rapin se concentre sur la préparation des publications. Celle-ci se poursuit à l'aide de séjours sur place pour l'étude du matériel, et d'un travail sur les archives pour lequel la mission a obtenu pour 2019 et 2020 la mise à disposition d'un ingénieur du CNRS, François Ory, dans le cadre d'un accord entre le Collège de France et l'UMR 8546 AOrOc. Quatre volumes sont en préparation avancée : Bertille Lyonnet sur les céramiques (publication financée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres) ; Viola Allegranzi et Frantz Grenet sur la fouille de la grande mosquée et son décor de stuc abbasside ; Yury Karev sur le palais abbasside ; Frantz Grenet et Claude Rapin (dir.) sur les autres chantiers du site d'Afrasiab. Je contribue aussi à l'étude des reliefs sur bois de Kafir-kala, résidence hors les murs des rois de Samarkand, trouvés par la mission ouzbéko-japonaise.

Toujours en liaison avec le terrain en Ouzbékistan, je participe au comité scientifique de l'expédition archéologique karakalpako-australienne qui fouille au Khorezm. Je contribue à l'étude et à la publication des peintures murales trouvées par cette mission, les plus anciens témoignages qui existent d'un art zoroastrien, aux environs de notre ère.

Mes recherches sur les colonies sogdiennes en Chine se poursuivent avec la préparation d'une nouvelle édition des *Anciennes Lettres* (en collaboration avec Nicholas Sims-Williams) et des missions d'étude en Chine.

Enfin, je suis impliqué dans plusieurs expositions ou projets d'expositions : au musée Guimet (exposition sur le Tadjikistan (14 octobre 2021-10 janvier 2022),

19. Voir le résumé dans la rubrique Conférenciers invités.

au musée du Louvre (exposition sur l'Ouzbékistan, prévue en octobre 2022, dont je préside le comité scientifique).

Également : Participation à l'exposition en ligne *The Sogdian. Influencers on the Silk Roads*. www.freersackler.si.edu/sogdians.

PUBLICATIONS

GRENET F., « Les origines et le développement de l'image du Touran dans la tradition zoroastrienne », in A. CAIOZZO, L. DEDRYVÈRE et S. PRÉVOST (dir.), *Le Touran : entre mythes, orientalisme et construction identitaire*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, coll. « Mondes d'ailleurs », vol. 2, 2018, p. 49-57.

GRENET F., « Was Zoroastrian art invented in Chorasmia ? », in M. MINARDI et A. IVANCHIK (dir.), *Ancient Chorasmia, Central Asia and the Steppes. Cultural relations and exchanges from the Achaemenids to the Arabs*, actes du colloque international, Bordeaux, 17-18 octobre 2016, (*Ancient Civilizations from Scythia to Siberia*, vol. 24, n° 1-2), Leyde, Brill, 2018, p. 68-86, <https://doi.org/10.1163/15700577-12341327>.

MINARDI M., BETTS A., GRENET F., KHASHIMOV S. et KHODZHANIYAZOV G., « A new Chorasmian wall painting from Akchkan-kala », in S. GONDET et E. HAERINCK (dir.), *L'Orient est son jardin. Hommage à Rémy Boucharlat*, Louvain/Paris, Peeters, coll. « Acta Iranica », vol. 58, 2018, p. 305-324.

DAN A., GRENET F. et SIMS-WILLIAMS N., « Homeric scenes in Bactria and India: Two silver plates with Bactrian and Middle Persian inscriptions », *Bulletin of the Asia Institute*, vol. 28, 2014 [2018], p. 195-296.

